



You have downloaded a document from
RE-BUŚ
repository of the University of Silesia in Katowice

Title: L'art de choisir le moindre mal ou comment traduire la prose de René Daumal

Author: Krzysztof Jarosz

Citation style: Jarosz Krzysztof (2003). L'art de choisir le moindre mal ou comment traduire la prose de René Daumal. W: K. Jarosz (red.), "La traduction littéraire" (S. 11-27). Katowice : Wydawnictwo Uniwersytetu Śląskiego



Uznanie autorstwa - Użycie niekomercyjne - Bez utworów zależnych Polska - Licencja ta zezwala na rozpowszechnianie, przedstawianie i wykonywanie utworu jedynie w celach niekomercyjnych oraz pod warunkiem zachowania go w oryginalnej postaci (nie tworzenia utworów zależnych).



UNIWERSYTET ŚLĄSKI
W KATOWICACH



Biblioteka
Uniwersytetu Śląskiego



Ministerstwo Nauki
i Szkolnictwa Wyższego

Krzysztof Jarosz

L'art de choisir le moindre mal ou comment traduire la prose de René Daumal

Qu'il me soit permis, pour introduire au sujet de cet exposé, de commencer par un aveu. Étant à mes heures, et récemment plus souvent que jamais, un praticien de la traduction littéraire, j'ai pris une détestable habitude de traduire mentalement les textes français que je suis en train de lire. Cela veut dire que, tout en essayant de suivre, comme tout le monde, le sens de l'ouvrage lu, je ne peux souvent m'empêcher de me demander comment traduire tel passage, mot ou expression. Cette attitude lectorale est, à ma connaissance, assez rare, et parmi ceux que j'ai questionnés, seuls les étudiants de mes séminaires traductologiques ont admis avoir de temps en temps le même tic, ce qui est à mon avis une preuve supplémentaire que la traduction mentale pendant la lecture est un phénomène qui concerne avant tout ceux qui s'occupent de la traduction du point de vue théorique ou pratique.

Remarquons toutefois qu'à un niveau beaucoup moins conscient cette attitude est par la force des choses commune à tous les usagers d'une langue étrangère. En effet, se servir d'une langue qui n'est pas notre idiome maternel, suppose une perpétuelle traduction mentale à chaque contact actif ou passif avec cette langue seconde. La différence entre ces deux types de la traduction mentale consiste en premier lieu en degré d'auto-conscience qu'on a du phénomène en question. Dans le cas d'un lecteur-traducteur, la sensibilisation au problème de la traduction mentale est le fruit d'une expérience récurrente qui le conditionne pour ainsi dire « comportementalement » en faisant de lui un avatar du chien pavlovien, à cette distinction près qu'en ce qui me concerne, il serait difficile de dire que l'eau me vient à la bouche quand je tombe sur une expression difficile à traduire. S'il est donc incontestable que chaque usager

d'une langue qui lui est étrangère est obligé de traduire constamment quand il s'en sert, cet acte ne s'accompagne que fort rarement d'une réflexion pleinement lucide, tandis qu'un lecteur possédant une certaine compétence traductologique, et lisant de la manière décrite plus haut, est capable de percevoir les problèmes traductologiques du texte lu et, dans une certaine mesure, de les résoudre dès le premier contact avec lui. Certes, cette attitude gauchit la lecture, mais en même temps l'enrichit en permettant au lecteur de dépasser, ne serait-ce que momentanément et uniquement dans son esprit, la frontière entre la langue de départ et celle d'arrivée. Autrement dit, le lecteur-traducteur se comporte pendant cette lecture comme pendant l'étape préparatoire au processus de la traduction, bien que dans la plupart des cas, ses activités de traducteur n'aient pas de suite après ce parcours initiatique.

Rien n'empêche, après une telle lecture et l'appréhension d'éléments traductologiquement saillants du texte ainsi traité, de noter ses propositions de traduction, forcément fragmentaires par rapport à l'ensemble de l'ouvrage. Je propose d'appeler traduction-fantôme cette traduction mentale de fragments jugés les plus caractéristiques du texte lu par un traducteur ou traductologue pour souligner le caractère d'apparition fugitive de celle-là, accessible au seul cerveau de ce lecteur spécifique, car dans ces conditions-là la traduction n'est qu'un spectre ou une vision qui, le plus souvent, ne se matérialisera pas, et dont l'existence ne dépassera presque jamais le seuil de la conscience individuelle du traducteur-lecteur.

Fruit d'un réflexe professionnel, la traduction-fantôme ainsi définie est en même temps une réflexion sur les possibilités et les modalités de la traduction d'un texte donné ce qui ne veut point dire qu'on puisse, même par une réflexion approfondie, prévoir à ce stade tous les problèmes susceptibles d'apparaître dans des passages apparemment les plus faciles.

Dans ce qui suit, je me propose de présenter et d'analyser certains problèmes traductologiques qui m'ont paru les plus visibles à la lecture du roman de René Daumal intitulé *La Grande Beuverie*. Vu qu'il s'agit d'un texte littéraire à portée philosophique et ésotérique pourvu, de surcroît, d'une explicite intention satirique, je crois opportun d'accompagner cet échantillon de propositions traductologiques de quelques réflexions que soulève la traduction des textes littéraires sans m'attarder aux problèmes communs pour la translation en général. J'ai jugé utile de mentionner aussi certains renseignements qui situent le texte analysé par rapport à son contexte littéraire contemporain et passé, étant donné que la perception du texte littéraire sur un fond plus vaste, formé par le réseau intertextuel des oeuvres et des discours auxquels il se réfère, permet parfois au traducteur d'éviter certains malentendus et crée un macro-contexte précieux pour celui qui s'apprête à traduire ce texte à référentialité spécifique qu'est tout ouvrage littéraire.

Pendant sa courte existence (il est mort à l'âge de trente-six ans), René Daumal a eu le temps de fonder en 1928 avec ses amis et condisciples du lycée de Reims la revue *Le Grand Jeu* dont le programme poétique et occultiste la situait à la lisière du surréalisme. Orientaliste et traducteur du sanscrit¹ par besoin profond de fréquenter les textes hindous en original, Daumal est également un poète d'envergure, un essayiste et un romancier².

Son oeuvre est peu connue, mais fort appréciée des spécialistes des mouvements littéraires de l'entre-deux-guerres. Mort prématurément en 1944 à cause de la malnutrition et des exercices dangereux auxquels il s'était adonné pendant sa jeunesse folle et inquiète³, cet esprit original, hanté par l'idéal d'un Ailleurs à la fois rimbaldien et ésotérique, vivait constamment déchiré entre la hantise de la mort et la certitude d'un au-delà, en querelle avec le christianisme qui le repoussait en tant que système institutionnalisé et avec le surréalisme bretonien dont il blâmait les inconséquences théoriques et le pharisaïsme mondain.

Disciple d'Alain et ami de Paulhan, Daumal se sert d'une logique implacable mais en même temps ses tendances spiritualistes lui font chercher la vérité au-delà du discours cartésien. Pour compléter son image, les écrits de ce mystique paradoxal et exigeant se caractérisent néanmoins par une étonnante fantaisie verbale qui s'exprime dans les textes où le sérieux de la quête spirituelle s'allie avec un humour qui frôle parfois l'autoironie⁴.

¹ Comp. entre autres le recueil de ses articles sur l'art hindou et de ses traductions en français de textes sanscrits sur l'esthétique en Inde ancienne dans René Daumal : *Bharata. L'origine du théâtre. La poésie et la musique en Inde. Traductions de textes sacrés et profanes*. Introduction de J. Masui. Paris : NRF Gallimard 1970.

² Hormis *La Grande Beuverie*, Daumal rédigeait durant les dernières années de sa vie un roman *Le Mont Analogue* qui a été publié inachevé par Gallimard en 1952 et repris par le même éditeur en 1981. L'édition la plus complète et la plus récente de sa poésie a vu le jour également chez Gallimard dans la collection *Poésie* en 1990.

³ Pour éprouver ce qu'il croit être la sensation de l'existence à la lisière de la mort, il respire le tétrachlorure de carbone ce qui aurait provoqué ou favorisé le développement d'une forme de tuberculose. La santé de Daumal empire d'autant plus qu'après avoir quitté la maison familiale il vit dans des conditions matérielles très instables, souvent sans domicile fixe, se nourrissant mal et se surmenant pour gagner le nécessaire (voir à ce titre R. Daumal : *Correspondance*. T. 1 3. Paris : Gallimard 1992, 1993, 1996).

⁴ Pour plus de précisions sur la vie et l'oeuvre de René Daumal consulter entre autres : J. Biès : *René Daumal*. Paris : Éditions Seghers 1967 ; M. Random : *Le Grand Jeu*. T. 1 2. Paris : Éditions Denoël 1970 ; Ph. Powrie : *René Daumal, étude d'une obsession*. Genève : Droz 1990 ; deux volumes d'essais de Daumal : *L'Évidence absurde*. Paris : Gallimard 1972 et *Les Pouvoirs de la parole*. Paris : Gallimard 1972, ainsi que des recueils d'articles sur Daumal et le choix de ses textes recueillis dans *La Voie de René Daumal du « Grand Jeu » au « Mont Analogue »*. «Hermès» 1967-1968, n° 5 ; *René Daumal ou le retour à soi. (Textes inédits et études)*. Paris : L'Original 1981 ; «L'Herne» 1968, numéro consacré au *Grand Jeu*, et «Europe» 1994, n° 782-783, juin juillet.

La Grande Beuverie, publiée en 1938⁵, est un récit qui relate une expérience d'introspection conduite selon les principes de l'école de Gurdjieff, qui avait fondé, dans les années vingt, à Fontainebleau, un Institut pour le développement harmonieux de l'homme. Daumal a adhéré aux idées de ce gourou caucasien par l'intermédiaire d'Alexandre et de Jeanne de Salzman, disciples de première heure de l'Enseignement gurdjievien⁶.

La revue de différents aspects des activités scientifiques, artistiques et spirituelles de l'homme à laquelle Daumal s'adonne dans *La Grande Beuverie* est présentée sous forme d'un voyage à travers ce que l'auteur, fidèle à l'hypotexte baudelairien, appelle *Les Paradis artificiels*⁷ ou les „mondes supérieurs” par quoi cette périégèse des recoins de l'esprit humain s'apparente à un récit de voyage réel accompli dans l'espace extérieur. Toutes proportions gardées, l'entreprise daumalienne fait penser au sondage de ce que Henri Michaux appellera à peu près à la même époque le *Lointain intérieur* (1938) et *L'Espace du dedans* (1944).

Il est relativement facile de traduire en polonais le titre de l'ouvrage — *La Grande Beuverie* — par un de ses équivalents polonais directs: *pijaństwo, pijatyka* (*soulerie, beuverie*), car il renvoie, comme on peut le déduire des références rabelaisiennes, au désir de connaître la vérité sur le sens de l'existence humaine et à la vie exubérante que Daumal, tout comme le maître Alcofribas Nasir, oppose à la stérilisante *Antiphysie* de différents systèmes de pensée qui éloignent l'homme de la *Physique*, c'est-à-dire de l'amour de la vie dans tous ses aspects. Le titre ainsi traduit suggère en premier lieu une attitude excessivement épicurienne, voire hédoniste, qui fait abandonner la tentative de le « sublimer » par un équivalent polonais d'*enivrement* (*upojenie*) ce qui équivaldrait, à mon avis, à la trahison de l'intention de l'auteur, et ceci d'autant plus que la référence rabelaisienne y est renforcée par l'évocation de Jarry⁸.

Cette intuition du lecteur-traducteur qui porte sur la marque paratextuelle⁹, cette véritable enseigne de chaque livre que constitue son titre, celui-ci

⁵ Je me réfère à la réédition de 1998 publiée par les Éditions Gallimard dans la collection «L'Imaginaire».

⁶ Un des collaborateurs de Gurdjieff, Pierre Demianovitch Ouspenski, a présenté les idées du maître dans *Fragments d'un enseignement inconnu*. Paris: Stock 1949. Georges Ivanovitch Gurdjieff lui-même a dicté à ses disciples ses opinions et souvenirs recueillis ensuite dans les ouvrages suivants: *Récits de Belzébuth à son petit-fils*. Monaco: Éditions du Rocher 1996; *Rencontres avec des hommes remarquables*. Monaco: Éditions du Rocher 1994; *Gurdjieff parle à ses élèves*. Monaco: Éditions du Rocher 1995 et *La vie n'est réelle que lorsque «je suis»*. Monaco: Éditions du Rocher 1983.

⁷ Titre de la seconde partie de l'ouvrage étudié.

⁸ Les deux références voisinent à la page 35 de *La Grande Beuverie*.

⁹ Comp. G. Genette: *Palimpsestes*. Paris: Seuil 1982 et *Idem: Seuils*. Paris: Seuil 1987.

contribuant, dans une grande mesure, à conditionner la lecture du texte proprement dit, se voit entérinée par le langage truculent où les mots et expressions familières voisinent avec des néologismes à intention visiblement satirique par lesquelles Daumal désigne les représentants des systèmes de pensée qu'il fustige sans épargner d'ailleurs les protagonistes qu'il serait légitime de considérer comme ses doubles et ses porte-parole, car le caractère hyperbolique de cette beuverie à laquelle s'adonnent tout au long du roman les personnages encourage également à des interprétations symboliques.

Il en est ainsi, pour commencer par cette dernière catégorie, des *soiffards* (p. 14), participants à la grande beuverie, parmi lesquels se situe le narrateur lui-même. Le suffixe *-ard*, qui contribue à « désennoblir » le substantif de base *soif* exige du traducteur le choix d'un mot polonais à valeur sémantique et fonctionnelle équivalente. L'unique adjectif substantivable polonais formé à partir de *soif*, *assoiffé*, c'est *spragniony*. Pourtant, cette substitution, adéquate au niveau dénotatif, laisse de côté la modification sémantique du suffixe *-ard* dans le substantif *soiffard*. Il serait donc préférable d'opter pour un mot forgé de la même manière que dans l'original, comme par exemple *spragnieniec*, substantif qui — à la différence de *soiffard* qui est un mot « de dictionnaire » — n'existe pas en polonais, formé à base de l'adjectif *spragniony* dans lequel à la terminaison neutre *-ony* on a substitué le suffixe *-eniec* en obtenant ainsi une connotation d'étrangeté.

Or, chacun de ces choix, pour ponctuels qu'ils soient, entraîne le traducteur vers d'autres qui, sans totalement limiter sa liberté, lui font néanmoins affronter la question d'homogénéité sémantico-fonctionnelle du texte traduit par rapport au texte-source et / ou celle de cohérence interne du produit de la traduction. C'est le cas d'une autre dénomination utilisée par Daumal pour désigner ceux qui passent leur vie à s'agiter et qui se dépensent en activités inutiles, à savoir les *bougeoteurs* (p. 62). Le hasard ou une prédilection semi-consciente, voire l'impossibilité d'inventer un mot juste m'ont fait choisir comme équivalent le néologisme polonais *ruchliwiec*, donc un substantif qui, à la différence de *soiffard* et de *bougeoteur* français, formés à l'aide de deux suffixes distincts, se termine — comme *spragnieniec* — en *-ec* ce qui peut suggérer au lecteur de la traduction polonaise soit le choix délibéré ou irréfléchi du traducteur, soit l'existence d'une certaine manière chez l'auteur de l'original, ce qui est en l'occurrence le cas au niveau général, mais ce qui n'en est pas moins inexact dans l'exemple étudié.

Je sais fort bien que cette analyse a toutes les chances d'être perçue comme relevant de la tétrapilochomie pure et simple, comme Umberto Eco se plaît à appeler l'art de couper les cheveux en quatre. Cependant, si je me suis décidé à courir le risque d'être pris pour un épigone de la scolastique, c'est que ces deux exemples me semblent un prétexte utile, quoique apparemment futile,

pour poser la question de la liberté du traducteur, de ses préférences et de sa capacité de créer des mots nouveaux lorsque la situation l'exige.

Ce problème ne se pose pas dans le cas des textes informatifs où la valeur essentielle du message réside dans ce que Jakobson¹⁰ appelle la fonction dénotative. Dans ce type de textes, le recours au contexte auquel ils renvoient est décisif et la méthode préconisée par l'école de Paris, à savoir : compréhension, déverbalisation et reverbération dans la langue d'arrivée¹¹, s'avère pleinement justifiée et vérifiable, car les écarts inévitables par rapport à la forme linguistique du texte de départ sont compensés par la fidélité du texte d'arrivée à un sens communément admis par les usagers de toutes les langues et détachable de la forme.

Cependant, lorsqu'on a affaire aux textes où la fonction poétique est importante et visible, voire prépondérante, la compétence linguistique doit aller de pair avec la compétence esthétique, faculté fort subjective, facilement contestable et vérifiable seulement à l'usage, c'est-à-dire selon le critère de succès ou d'insuccès auprès des récepteurs.

Le livre de Daumal contient toute une série de néologismes qui, comme on l'a déjà dit, servent à désigner les représentants de systèmes de pensée, arts et métiers critiqués par l'auteur. Du point de vue des difficultés qui surgissent pendant la traduction, on pourrait les diviser en plusieurs sous-catégories. La première est constituée par les désignations formées à partir des mots couramment utilisés en français.

Cependant, ils sont groupés en syntagmes qui jouent le rôle de périphrases décrivant un phénomène connu certes par le lecteur, mais d'une manière surprenante et plaisante, comme dans *Les Lettres persanes* de Montesquieu où le jeu consiste en ce que Usbek et Rica, deux Persans qui visitent la France, décrivent à leur manière les phénomènes qu'ils voient pour la première fois. Évidemment, dans le cas du texte en question il s'agit de créer des énigmes facilement déchiffrables pour le lecteur, leur solution passant par la perception de l'effet d'étrangeté qui vise à mettre en relief l'absurdité des activités ainsi décrites. Dans cette sous-catégorie on rencontre : *les Évadés supérieurs* (p. 62) que, vu le contexte, je propose de traduire comme *Uciekinierzy w światy wyższe*, à cause de la polarisation de l'espace de l'univers représenté du récit en un monde supérieur et en un monde inférieur ; *les Fabricateurs d'objets inutiles* (p. 62), c'est-à-dire les artistes, qu'on peut remplacer dans la traduction par *Wytwarzacze niepotrzebnych przedmiotów* et, analogiquement, *les Fabricateurs de discours inutiles* (p. 82), c'est-à-dire les écrivains, qu'on pourrait traduire par *Wytwarzacze niepotrzebnych dyskursów*, tandis que la désignation

¹⁰ R. Jakobson : *Essais de linguistique générale*. Paris : Minuit 1963.

¹¹ Comp. p.ex. M. Lederer : *La traduction aujourd'hui. Le modèle interprétatif*. Paris : Hachette 1994.

les colorieurs de toiles, qui renvoie aux peintres, sera traduite par *barwiciele plócien*.

La méthode de transcodage proposée ici est dans la plupart des cas celle du mot-à-mot étant donné que la structure linguistique de la langue d'arrivée des exemples cités est similaire à celle de la langue de départ. Le premier exemple constitue la seule exception à cette règle, car n'ayant pas su trouver un synonyme direct pour *les Évadés supérieurs*, j'ai opté pour l'une des pires solutions du traducteur, à savoir j'ai eu recours à l'explication d'un élément du syntagme, ce qui a donné en retraduction au français *les Évadés aux mondes supérieurs*, choix qui a permis de sauver la signification tout en désambiguïsant fâcheusement la forme concise de l'expression française et en introduisant un élément d'interprétation qui, pour conforme qu'il soit avec le sens général du message véhiculé par *La Grande Beuverie*, n'en constitue pas moins une défloration prématurée du sens et constitue une explicitation par paraphrase qu'il faudrait en principe éviter dans la pratique de la traduction.

La deuxième sous-catégorie se compose de substantifs légèrement déformés pour créer ce qu'il conviendrait d'appeler le jeu de différence-ressemblance, comme c'était le cas du célèbre mot *merdre* qui ouvre *Ubu roi* de Jarry où la déformation du substantif de référence, au lieu de l'occulter, le met d'autant plus en relief et permet de le reconnaître sans trop de peine. Le principe téléologique de ce procédé est donc ici pratiquement le même que dans la catégorie représentée par les *soiffards* et les *bougeotteurs*.

À ce groupe appartiennent aussi les *Pwatts*, c'est-à-dire les poètes, autrement dit les *menteurs en cadence* (p. 82). Le substantif polonais équivalent aux *Pwatts* devrait donc être une déformation du mot de référence *poeci* (*les poètes*), effectuée en vue d'obtenir une unité lexicale dont aussi bien le sens de base que l'effet parodié provoqué par la modification seraient lisibles pour le récepteur polonais.

La périphrase *les menteurs en cadence* est relativement facile à traduire en polonais par *rytmicznie klamiący*, c'est-à-dire par un assemblage insolite, mais composé de « mots de la tribu », comme dirait Mallarmé, autrement dit des unités lexicales du dictionnaire. Il n'en est pas de même de *Pwatts*. L'équivalent le plus acceptable semble être ici le néologisme polonais *Połeci* où la même sonorité intruse que dans l'original français, insérée au sein du mot, vient modifier la chaîne phonique de cette unité lexicale et crée chez le récepteur polonais une connotation d'ironie et de mépris analogue à celle que voulait susciter Daumal, puisqu'il distingue les *Pwatts* des Poètes véritables dignes de cette appellation noble.

À côté de cette possibilité traductologique, il en existe une autre, plus sophistiquée, celle de traduire les *Pwatts* par *Patałeci*, un mot-valise formé d'éléments reconnaissables de deux substantifs polonais : *poeci* (*les poètes*)

et *patalach* qui désigne «un gâcheur» et surtout un «gâcheur de papier», «un bousilleur», ce qui s'accorde bien avec les intentions de Daumal et, de surcroît, présente l'avantage d'être un mot plus expressif que *Poleci*.

Le deuxième exemple, apparemment très simple à traduire, c'est les *Kiritiks* ou les *rammase-miettes* (p. 82) — en polonais *kyrytycy, zbieracze okruczów* («ceux qui ramassent les miettes»). Cependant, malgré son apparente facilité, *kyrytycy*, traduction par le recours à la même déformation du mot de base que dans l'original, cache une anicroche réelle ou imaginaire, car la présence dans le texte daumalien de nombreux jeux de mots fait soupçonner à un lecteur-traducteur hypersensible, et partant susceptible de surinterprétation, un calembour possible que rend plausible l'insertion du *i* qui semble donner comme possibilités interprétatives soit «qui-rit-tic», soit surtout «qui-rit-tique».

Ces lectures, et tout particulièrement la seconde, «entomologiste», qui fait valoir la connotation sanguinaire et parasitaire, renvoie à une certaine image stéréotypée de critiques conforme à l'esprit du livre. Malheureusement, le sens «littéraire» du passage où apparaît le mot *Kiritiks* limite la possibilité de trouver en polonais un autre mot-valise et n'a pas permis de le remplacer par un équivalent rhétorique de ce procédé hypothétiquement utilisé par Daumal. Ici, comme dans certains autres cas, on pourrait se demander si l'attitude interprétative du traducteur ne dépasse pas la limite de la surinterprétation. Sans avoir la certitude absolue que le cas des *Kiritiks* soit un calembour consciemment construit, il est aisé de constater que dans beaucoup d'autres passages le texte daumalien nécessite de la part du lecteur un décodage attentif du message crypté vers lequel l'orientent les signes de ce que Riffaterre appelle les agrammaticalités¹². Il reste néanmoins et il demeurera invérifiable si l'interprétation adoptée par le lecteur-traducteur équivaut chaque fois aux intentions du producteur du texte.

Pour ce qui est des *Ruminssiés* ou *marchands de fantômes* (p. 82), troisième exemple de la sous-catégorie étudiée, cette déformation des *romanciers* semble évoquer assez explicitement les *ruminants* pour accepter d'emblée la traduction polonaise de ce mot par *Przeżuwacze opowiadań* (littéralement: «ceux qui ruminent les récits») et de remplacer la périphrase *marchands de fantômes* par l'expression polonaise correspondante *handlarze duchów*.

Le premier de ces deux exemples se distingue des précédents par la mise en relief, dans la traduction, du comparant *ruminer, ruminants*, au détriment du comparé *romanciers* de cette espèce de métaphore comprimée que forme le mot *Ruminssiés* qui se compose de deux termes paronymiques *romanciers* et *ruminants* ou plutôt de deux mots que, sans l'intention parodique de l'auteur, on aurait du mal à considérer comme assez similaires sur le plan phonique

¹² M. Riffaterre: *Sémiotique de la poésie*. Paris: Seuil 1983.

pour y remarquer un couple paronymique, mais qui l'est devenu tel grâce à cette intention de l'auteur dont le point de départ semble avoir été la perception d'une certaine ressemblance au niveau du sens. Par conséquent, dans la version polonaise, il a fallu ajouter le complément — *opowiadani* (de récits) à *przeżuwacze* (ruminants, «ceux qui ruminent») pour que l'ensemble ainsi formé puisse être compréhensible, car au lieu de surimpression de deux vocables, la version polonaise que j'ai proposée se compose de deux mots dont le premier ne renvoie qu'aux ruminants; il a donc été nécessaire d'y ajouter un autre mot qui se référerait aux romanciers. La traduction ainsi obtenue, pour boiteuse qu'elle soit, remplit son rôle avec l'aide du contexte (p.ex. le syntagme les *marchands de fantômes* qui apparaît un peu plus loin). Sans l'aide du contexte, la traduction polonaise de *Ruminssiés* que j'ai proposée serait ambiguë, vu que l'image de la rumination, qui dans son proto-contexte bovin signifie l'action de mâcher de nouveau des aliments revenus de l'estomac, aurait pu à la rigueur s'appliquer aussi bien aux producteurs qu'aux consommateurs de récits.

À la catégorie suivante appartiennent deux exemples: *les Explicateurs* (p. 63) et *les Abyssologues* (p. 132—133) dont la traduction exige le choix entre le vocabulaire scientifique d'origine latine et un mot *autochtone* plus accessible au lecteur polonais moyen. C'est une situation que doit assez souvent affronter le traducteur en polonais étant donné qu'au cours de son développement historique la langue polonaise a formé dans beaucoup de cas des couples de synonymes dont un des termes est d'origine étrangère (le plus souvent latine), tandis que l'autre est le résultat de l'évolution naturelle du polonais.

Pour en revenir à nos deux exemples, dans le cas des *Explicateurs*, le choix est relativement simple, car il semble qu'aussi bien le néologisme *Eksplikatory*, substantif polonais à résonance scientifique, que son équivalent de souche polonaise *Wyjaśniacze* soient également compréhensibles et adéquats. Cette deuxième solution a pourtant à mes yeux le mérite d'être d'origine polonaise et, partant, elle s'appliquerait mieux à la stratégie de naturalisation du lexique à laquelle on a eu recours dans les exemples précités.

Pour ce qui est des *Abyssologues*, la situation est différente, car, d'après moi, le terme correspondant *Abisolodzy*, qu'on pourrait facilement forger en polonais, est trop érudit. Bien que les langages spécialisés qui fonctionnent dans le cadre du polonais (p.ex. celui de la biologie), se servent des mots issus du bas latin *abyssus* altéré en *abismus*, leur sens n'est pas directement perçu par les usagers de la langue, comme c'est le cas p.ex. du latin *explicatio* dont les formes polonisées (*eksplikacja*, *eksplikować*) sont pratiquement interchangeables avec leurs équivalents purement polonais (*wyjaśnienie*, *wyjaśnić*) pour un récepteur cultivé. D'ailleurs, même en français, malgré l'existence des formes naturalisées d'*abyssus* comme p.ex. *abîme*, la signification d'*abyssologue*

n'est pas d'emblée claire. Daumal désigne par ce substantif savant *les inspecteurs attirés de poubelles* en polonais *milośnicy grzebania w śmietniku*, c'est-à-dire — comme on peut déduire du contexte — les psychanalystes.

Pour rendre la lecture de ce passage plus aisée dans le fantôme de la traduction en polonais, je propose donc de remplacer *Abisolodzy* par *Śmieciolodzy*, néologisme forgé à base d'un équivalent polonais de *déchets*, *ordure* et de suffixe d'origine grecque *-log* (*-lodzy* au pluriel), c'est-à-dire *-logue(s)*, qui aussi bien en polonais qu'en français désigne le représentant d'une discipline scientifique.

Tout comme les *Abyssologues*, son équivalent polonais *Śmieciolodzy* serait donc énigmatique à sa place dans le texte, mais le récit subséquent de la visite chez un abyssologue, qui suit l'apparition de ce mot, est suffisamment univoque pour que le lecteur, qu'il lise l'original ou la traduction en polonais, puisse deviner de quel métier il s'agit.

La catégorie suivante se compose de cas de fausse étymologie qui exige du traducteur un effort de créativité incomparablement plus grand que dans les exemples précédents. En premier lieu il s'agit des *Scients* que Daumal décrit comme suit :

Les **Scients** prétendent que leur nom vient du latin *scire*, *sciens*, de même que le mot *science*, et qu'il est synonyme de savants. En réalité, il s'apparente à *scier*, les *Scients* s'occupant principalement à tout scier, pulvériser et dissoudre.

p. 100 — ici et dans tous les autres exemples, c'est moi qui souligne

Le cas est donc, comme on le voit, complexe, car le traducteur est obligé de choisir ou d'inventer un mot ou un couple de mots qui s'appliquerait aussi bien aux *Scients* qu'à la fausse étymologie de ce terme. Vu que tout porte à croire que les *Scients* sont une déformation de *scientistes*, je propose de remplacer *Scients* par le terme polonais *Scjentowie* forgé analogiquement à la manière dont a procédé Daumal. Par chance, pour ne pas dire par miracle, il en est de même avec l'infinitif *scier* dont un des termes correspondants en polonais *ciąć*¹³ s'avère utilisable dans le contexte à condition de lui octroyer, comme il se doit, une étymologie antique qui sera dans ce cas-là *seco*, *secare*, équivalent latin aussi bien du verbe français *scier* que du verbe polonais *ciąć*. On pourrait donc traduire tout le fragment de la manière suivante :

¹³ Évidemment, le mot polonais qui est l'équivalent direct de *scier* est *pilować* dont *ciąć* (couper, scier) n'est qu'un synonyme partiel, mais *ciąć* ressemble sur le plan phonique à *Scjentowie* et, qui plus est, possède un équivalent latin *seco*, *secare* à consonance analogue de *ciąć* et de *Scjentowie*.

Scjentowie utrzymują, że ich miano, podobnie jak *scientia*, czyli nauka, wywodzi się z łacińskiego *scire*, *sciens* i że jest synonimem uczonego, *scjentysty*. W rzeczywistości słowo to pochodzi od *seco*, *secare*, czyli ciąć, przecinać, gdyż główne zajęcie Scjentów polega na tym, by wszystko ciąć, ścierać na proszek i rozpuszczać.

Cette solution présente en outre l'avantage de ne pas s'éloigner du sens de l'original, car la signification de *Scjentowie*, *ciąć* et *secare* forme un ensemble phono-sémantique substituable à la constellation sémantico-fonctionnelle que forme dans le texte original *Scients*, *science*, *scire*, *sciens* et *scier*.

Il conviendrait de procéder de manière analogue dans le cas des *Sophes* qui *font venir leur nom de celui de Sophie qui est leur déesse* (p. 100), bien que, continue Daumal,

[o]n a[ît] prouvé qu'en fait le mot n'était qu'une corruption de *sauf*, surnom que les sages leur donnaient jadis pour résumer certaines devises qu'on leur attribuait par dérision, telles que : « je sais tout, *sauf* que je ne sais rien », « je connais tout, *sauf* moi-même », « tout est périssable, *sauf* moi », et ainsi de suite.

p. 100

Contraint de choisir ou d'inventer une solution globale pour ce segment du texte, le traducteur, limité par les frontières indépassables de son répertoire d'associations et de son inventivité, peut opter ici pour un jeu de mots sans avoir recours dans le deuxième exemple, celui de *sauf*, à l'étymologie latine, comme c'était le cas dans l'exemple précédent. Par contre, la première étymologie dans laquelle le nom des *Sophes* provient de *Sophie*, est directement transcodable du français en polonais, le cas de *Sophie* en tant que déesse étant suffisamment international pour revenir dans la traduction polonaise à la forme antique de *Sofia*¹⁴. Quant aux *Sophes*, je propose donc de traduire ce mot comme *Sofowie* tout simplement en polonisant la terminaison qui convient au cas de déclinaison approprié(e).

Le remplacement de *sauf* par une expression polonaise est beaucoup moins évident. L'équivalent polonais devrait remplir deux exigences : être le synonyme ou paronyme de *Sophie*, *Sophes* et posséder soit la signification de *sauf*, soit une signification à partir de laquelle on pourrait réécrire le fragment de l'original en assignant au texte ainsi créé un sens global voisin ou analogue au texte de départ. J'ai opté pour l'expression *za wyjątkiem* qui est une déformation fautive de *z[a] wyjątkiem* (« à l'exception de ») dans laquelle les premiers sons de chaque mot ont été déshonorés, tout en ayant la conscience

¹⁴ Évidemment, dans la transcription polonaise on met le *f* à la place du *ph* latino-français.

qu'un autre traducteur serait capable d'inventer une solution plus adéquate. En appliquant ces transformations, on obtient la traduction suivante du fragment étudié :

Sofowie wywodzą swą nazwę od imienia swej bogini **Sofii** [...] Udowodniono jednakże, iż w istocie słowo to jest jedynie zniekształceniem wyrażenia „z[a] **wyjątkiem**”, albowiem tak właśnie („**sa fyjątkiem**”) mędrcy dawnych czasów ochrztili ich, nawiązując do pewnych stwierdzeń, które im szyderczo przypisywano, takich jak np. : „wiem wszystko **sa fyjątkiem** tego, że niczego nie wiem”, „z głębiłem wszystko **sa fyjątkiem** samego siebie”, „wszystko jest niszczone **sa fyjątkiem** mnie”, „wszystko jest we wszystkim **sa fyjątkiem** mnie samego” i tym podobnych.

Cette solution présente certains avantages : *sa fyjątkiem*, qui dans la traduction polonaise remplace le *sauf* de la version originale, en est un équivalent à la fois sémantique et partiellement formel, car des trois sons dont est composé le *sauf*, l'expression polonaise en reproduit le premier (s) et le troisième (f) et partant, *sa fyjątkiem* peut être considéré comme un paronyme de la formule originale ce qui veut dire que cette locution est un écho assez fidèle de *Sophes* et de *Sophie*. Le défaut principal de cette formule est une partielle inadéquation formelle qui vient du fait que l'expression polonaise a dû être déformée afin d'obtenir une entité qui remplit l'exigence de ressemblance sémantique et formelle avec d'autres éléments de l'ensemble, tandis que l'expression française de départ est une unité lexicale existante.

La dernière occurrence de cette catégorie requiert, à mon avis, la même tactique traductologique. Il s'agit des personnages qui se prennent pour des gourous, maîtres ès sciences occultes et grands initiés. Ce qui caractérise leur langage, c'est l'expression *moi je*, comme par exemple :

[...] **moi je** suis initié à la réalité supérieure... l'homme est plongé dans les ténèbres de l'ignorance, mais **moi je** suis dans le secret des dieux [...] p. 132

À cause de cela nous leur avons donné le nom générique de **Moijes**, **Moijiciens**, et à leur occupation celui de **Moijie**; mots qu'eux-mêmes, sans les comprendre, ont repris à leur compte, les déformant un peu en **Mages**, **Magiciens** et **Magie**. p. 132

L'unique solution qui me soit venue à l'esprit a été de remplacer *moi je* par *ja mogę* («je peux») et, par conséquent, de traduire *Moijes*, *Moijiciens* et *Moijie* par *Mogowie*, *Mogicy* (néologismes qui veulent dire plus ou moins : «ceux qui peuvent») et *Mogia* (un autre néologisme créé à la base de «je peux» qui ne diffère de *Magia* — «Magie» que par une seule voyelle *o* qui

remplace le *a* du mot modifié). Par conséquent, le fragment en question pourrait être traduit comme suit :

[...] **ja mogę** dostąpić wtajemniczenia w rzeczywistość wyższego rzędu... człowiek żyje pogrążony w mroku ignorancji, lecz **ja mogę** zgłębić tajemnice bogów [...]. Z tego powodu nazwaliśmy ten gatunek **Mogami, Mogikami**, oni zaś, nie rozumiejąc znaczenia tych słów, zaczęli się nimi posługiwać w odniesieniu do siebie samych, zniekształcając je nieco, co w ostatecznym rozrachunku dało : **Magowie, Magicy i Magia**.

La solution ici proposée remplit l'exigence de la cohérence interne de tout un ensemble d'éléments de la version française à laquelle il convient de substituer tout un ensemble aussi cohérent dans le fragment d'arrivée. Cependant, comme l'équivalence à ce niveau de complexité est extrêmement difficile, voire même impossible à atteindre, ici également il est possible de trouver un défaut, à savoir le traducteur en polonais a un peu moins de liberté en ce qui concerne la formulation d'un discours cohérent étant donné que le choix préalable de l'expression de remplacement (*ja*) *mogę* (*moi, je peux*) restreint considérablement son choix dans la formulation de la suite de la phrase, alors que le producteur du texte original, outre le privilège d'en être l'auteur, jouit d'une marge de liberté plus grande parce que après la formule introductive « moi je » il peut choisir le verbe qu'il juge convenir le mieux à ce qu'il veut exprimer.

Comme on l'a déjà dit plus haut, le texte de *La Grande Beuverie* est saturé de différents procédés autotéliques, c'est-à-dire ceux dont le but est d'attirer l'attention du lecteur sur le message lui-même, et notamment sur la matière verbale du discours. Parmi eux, ce sont les allitérations qui sont les plus visibles. Le souci de garder l'équivalence formelle qui s'impose dans ces cas-là comme marque de la fonction esthétique du texte, oblige le traducteur à concilier cette exigence avec la nécessité de garder la cohérence logique du discours dont font partie ces jeux verbaux, car malgré leur rôle d'éléments autotéliques et ludiques, ces réalisations ponctuelles de la fonction poétique n'interrompent pas la chaîne référentielle du récit daumalien.

Évidemment, ici comme ailleurs, tout dépend de la créativité du traducteur et des possibilités que lui offre le système linguistique de la langue d'arrivée. Il y a ici deux solutions parmi lesquelles il convient de choisir selon le cas :

1) si c'est possible, remplacer l'allitération de l'original par une allitération dans la langue d'arrivée, située au même endroit que dans le texte de départ ;

2) vu que la première solution n'est pas toujours réalisable, chaque fois que c'est possible, recourir à la compensation, c'est-à-dire utiliser dans le texte d'arrivée une allitération là où le traducteur est capable d'en inventer

une, car le matériel linguistique dont il dispose se prête en l'occurrence à ce procédé.

À ces deux préceptes, résultant du diagnostic que le texte en question est saturé de procédés autotéliques, il convient d'ajouter une mise en garde contre la surinterprétation, plus facile à énoncer comme un principe théorique qu'à pratiquer en réalité, car, au moins dans le cas du texte daumalien, il est impossible de vérifier si l'interprétation du traducteur qui perçoit une allitération s'accorde toujours avec l'intention consciente de l'auteur.

Je me borne ici à citer quelques exemples des traductions d'allitérations qui ont abouti à des résultats plus ou moins probants :

- 1) *J'élevais un Cafre à Cracovie* (p. 36) — *Hodowałem Kafra w Krakowie* ;
- 2) *très sain pour les souffles* (p. 37) — *bardzo zdrowe na płuca* ;
- 3) *un rêve terrifiant* (p. 37) — *straszny sen* ;
- 4) *le feu où furent forgées* (p. 43) — *kuźnia, w której wykuto*.

Comme exemple de compensation, je propose, à la page 42 de l'original, d'utiliser, au lieu de l'introuvable allitération polonaise pour remplacer *Qui a soif me suive!* (*Niech podąza za mną kto spragniony!*), une allitération en polonais insérée là où elle n'existe pas dans l'original : *allons aux vignes* (p. 42) — *wnijdźmy w winnice*.

Le traducteur de *La Grande Beuverie* aurait également à résoudre le problème d'existence, dans le texte daumalien, des fragments à fonction parodique empruntés à d'autres discours. Cette remarque concerne à vrai dire la totalité du récit, mais ce procédé est particulièrement visible dans le cas de la parodie des langages surréaliste et catholique.

Le premier cas ne pose pas de problèmes traductologiques proprement dits. Le traducteur doit néanmoins être conscient de l'intention de l'auteur qui semble ici suffisamment explicite pour la prendre en considération. C'est le cas de la mention de la « grande Révolution Onirique » (p. 43) et des définitions du lyrisme et de la raison dont la forme typographique et le caractère définitionnel, c'est-à-dire celui d'un micro-discours métalinguistique, imite celle du surréalisme que Breton a donnée dans son premier manifeste du mouvement : « LYRISME, subst. msc., [etc.] » (p. 83—84) et « RAISON, subst. fm., [etc.] » (p. 86)¹⁵.

La parodie du discours catholique est plus intéressante du point de vue traductologique. Elle est visible avant tout dans les paroles proférées par le

¹⁵ « LYRISME, subst. msc., dérèglement chronique de la hiérarchie interne d'un individu, qui se manifeste périodiquement chez celui qui en est atteint par un besoin irrésistible, dit *inspiration*, de proférer des discours inutiles et cadencés. N'a rien de commun avec ce que les anciens appelaient *lyrisme*, qui était l'art de faire chanter la lyre humaine préalablement accordée par un long et patient travail. »

« RAISON, subst. fm., mécanisme imaginaire sur lequel on se décharge de la responsabilité de penser. »

personnage du professeur Mumu, parti en croisade contre le microbe du scientisme qu'il guérit par injections intra-veineuses de l'eau bénite (p. 110) ce qui entraîne les conversions à la chaîne, les néophytes rivalisant de prosélytisme avec leurs catéchistes selon la prescription dont la forme imite celle du discours évangélique : *tu inoculeras ton prochain comme tu fus inoculé toi-même* (p. 111), relativement facile à traduire. La technique utilisée ici est un banal mot-à-mot, la seule finesse consistant en un dosage habile de traces stylistiques d'archaïsation qui constituent en polonais les marques du langage biblique. Ce sont successivement : la conversion des éléments constitutifs des formes verbales composées *szczepić będziesz* au lieu de la forme habituelle *będziesz szczepił* (*tu inoculeras*) et *zaszczepiony zostalesz* au lieu de l'ordre usuel *zostalesz wszczepiony* (*tu fus inoculé*), sans parler du même procédé de conversion utilisé pour le groupe substantif-adjectif possessif *bliźniego swego* au lieu de *swego bliźniego* (*ton prochain*) et le recours à la forme ancienne *jako* qui remplace le moderne *jak* (*comme*). Ces légères modifications aboutissent finalement à la formulation de la phrase : *Szczepić będziesz bliźniego swego jako ty sam wszczepiony zostalesz*.

Par contre, le fragment qui décrit les exploits de ces néophytes-prosélytes est beaucoup moins facile à traduire en polonais. Il y est question de *guéris guérissants* et de *curés curants*. On ne peut pas négliger ici l'intention explicite de l'auteur qui par ce jeu de mots entend visiblement se moquer du zèle des prosélytes et, de surcroît, introduire, par l'homonymie du mot *curé*, deux isotopies superposées : médicale et ecclésiastique — selon qu'il s'agit d'un adjectif ou d'un substantif ce qui lui permet de jouer sur la polysémie de ce mot à double entente.

Je propose de traduire le premier couple de mots par : *uzdrowieni uzdrawiający*, ce qui équivaut à *guéris guérissants* sans avoir recours aux néologismes. Pour ce qui est de *curés curants*, je n'ai pas trouvé mieux que de traduire ce syntagme par *wykurjowani kurujący*, expression intraduisible en français et qui se prête en polonais à une double lecture. La première interprétation, qui met entre parenthèses les *i* de *wykur(-)owani kur(-)ujący*, renvoie à l'isotopie médicale et équivaut à l'expression française « ceux qui ont été guéri (curés) et qui maintenant à leur tour curent (guérissent) les autres ».

Lorsqu'on prend en considération les deux *i*, ce syntagme n'a pas de sens univoquement périphrasable en polonais et devient intraduisible en français, mais il présente l'avantage de se référer au mot polonais d'origine latine *kuria* qui a pris dans la langue d'arrivée le sens de « siège de l'administration épiscopale » et véhicule de ce fait une forte connotation ecclésiastique.

La déformation utilisée dans cet exemple est donc, à mon avis, malgré ses défauts, la seule solution possible dans ce contexte si l'on veut garder la trace de l'isotopie ecclésiastique tout en la superposant à l'isotopie médicale.

Cette analyse est évidemment loin d'épuiser tous les problèmes traductologiques que pose le livre de Daumal. Il n'a pas été dans mes intentions de les présenter et de les résoudre tous dans le cadre restreint du présent exposé. Sans prétendre à l'exhaustivité, ni d'ailleurs à la perfection littéraire des cas traductologiquement difficiles présentés plus haut, j'ai essayé de faire entrevoir la spécificité du travail que requiert la traduction de textes littéraires dans laquelle cet artisan modeste qu'est dans beaucoup de cas le traducteur doit se mesurer avec un artiste chevronné et reconnu qu'est l'auteur de l'original. Le résultat de cette épreuve est toujours incertain et parfois risible, mais aussi le plaisir qu'on tire de cette aventure est d'autant plus grand que, dans le cas de la traduction-fantôme on déambule tout seul et impunément sur les sentiers vierges quoique sinueux de la re-création verbale sans avoir à prendre la responsabilité de fournir la version définitive du texte traduit, laquelle, une fois acceptée par l'éditeur et imprimée, fige dans un vernis d'apparence lisse et uni une multitude de solutions ponctuelles qui n'ont été souvent que le choix d'un moindre mal.

Krzysztof Jarosz

Sztuka wyboru mniejszego zła,
czyli jak przekładać prozę René Daumala

Streszczenie

Artykuł stanowi próbę teoretycznego omówienia przekładu wybranych fragmentów opublikowanej w 1938 roku powieści René Daumala *La Grande Beuverie*. Przekładu dokonał autor omówienia, zatem łączy ono w sobie elementy praktyki i teorii czy też autokrytyki przekładu. Przełożeniu na język polski i analizie poddane zostały te elementy utworu Daumala, w których kondensują się problemy translologiczne związane z przekładem neologizmów, aliteracji i całości semantyczno-funkcjonalnych tekstu, w których w ramach jednej sekwencji dyskursu nie przekraczającej na ogół przestrzeni paragrafu autor sprzęga wymyślne i dowcipne neologizmy z ich fikcyjną etymologią. Przekład i traduktologiczno-literaturoznawcza analiza tych zabiegów uwypuklających literackość tekstu Daumala pozwalają stwierdzić występowanie zasadniczej różnicy pomiędzy przekładem tekstu informatywnego a przekładem tekstu literackiego. O ile w przypadku tego pierwszego sens można potraktować jako stosunkowo niezależny od formy, o tyle w przypadku tych drugich schemat: zrozumienie · dewerbalizacja · rewerbalizacja w języku docelowym, proponowany przez szkołę paryską (Seleskovic, Lederer, Gravier), wymaga odtworzenia na etapie rewerbalizacji nie tylko sensu, lecz również ekwiwalentu formy tekstu wyjściowego.

Krzysztof Jarosz

Art of choosing the lesser evil,
that is how to translate René Daumal's prose

Summary

The article is an attempt to discuss translation of the selected fragments of the novel entitled *La Grande Beuverie* by René Daumal, published in 1938. Translation was made by the author of this paper so it presents both the elements of practice and theory being self-criticism of translation activity at the same time. These parts of Daumal's prose in which translation problems arose and which were translated into Polish and then analysed, by referring to neologisms, alliteration and those elements forming semantic-functional whole in the text, where within one sequel of discourse, not longer than the length of a paragraph, the author used sophisticated and humorous neologisms with their fictional etymology. The translation itself, along with translation-literary analysis of those activities which aimed at underlining the literary value of the original text of Daumal, allow to point at the most basic difference between translation of the information packed text and the literary one. When in the case of the first meaning can be treated as relatively independent from its form then in the case of the latter the pattern: understanding → de-verbalisation → re-verbalisation in the target language, as proposed by the Paris school (Scleskovic, Lederer, Gravier) requires not only reconstruction (in the stage of re-verbalisation) of the sense but also of the form equivalent of the master text.